

L'Agent de liaison

HÉLÈNE FRAPPAT

L'Agent de liaison



EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2007

Appelez-vous maman une phrase ?

PROLOGUE

I

L'adolescent se tient debout dans le cabinet d'un médecin. Devant lui une femme brune en blouse blanche se livre à des tests sonores. Au-delà de la pièce blafarde le pays et l'époque semblent lointains. Le garçon bute sur des mots et des phrases ; seule ombre dans l'espace réduit éclairé au néon, le duvet sur ses joues pâles signe la fin de l'enfance. Son bégaiement rend chaque syllabe interminable. Il est gauche, désarmé, ingrat. Soudain la femme médecin, à l'aide d'un pendule, entame l'hypnose. Les yeux mi-clos nous entrons avec le patient dans une autre dimension. Lorsqu'il ouvre enfin les yeux, l'ancien enfant prononce :

“JE PEUX PARLER.”

Puis c'est le noir, et la plongée dans l'enfance et la mémoire commence.

L'hiver dernier un souvenir m'est revenu en rêve. Je dormais mal, m'éveillant sans cesse au moindre bruit. Depuis que les nuits étaient sectionnées par mes sursauts je tombais rarement dans le puits du rêve, ou du souvenir. *Je m'introduis dans une petite maison dont j'ai obtenu à grand-peine l'adresse, et je fouille toutes les pièces, plongées dans le noir, à la recherche d'un coffret de bijoux. J'ai à peine trouvé la boîte que le locataire de ce pavillon de banlieue entre à l'improviste chez lui, et tente de m'arracher mes bijoux.* Le rêve est revenu plusieurs nuits, sous plusieurs formes, mais jamais je ne parvins à obtenir du voleur qu'il me restituât mon bien. Est-ce à la suite de ce rêve récurrent que j'entrepris de fouiller mon appartement, puis celui de ma mère, soudain consciente *de ce qui n'y était pas ?*

Cinq années auparavant la lecture des *Nouveaux Contes des Mille et Une Nuits* de Robert Louis Stevenson m'avait inspiré un roman. Sur le modèle des “Diamants du Maharadjah” j'aurais écrit un récit procédant par contamination, chaque histoire en engendrant une autre, qui elle-même se dédoublerait, à l'infini. Le point de départ était le suivant : à la suite d'une querelle une bague est jetée par la fenêtre d'un immeuble et atterrit sur le trottoir d'une grande ville où quelqu'un la ramasse ; elle passe dès lors de main en main et l'on suit le récit des mésaventures que ses pérégrinations, de doigt en doigt, déclenchent. À ce stade de l'histoire j'ai peine à me souvenir si mon idée de roman, qui est demeurée à l'état d'ébauche sur un carnet de notes, m'a été inspirée par la fiction stevensonienne, ou bien par la réalité d'une scène que j'ai vécue.

C'était au lendemain de mon mariage. J'avais déjà lancé mon alliance par la fenêtre mais mon mari l'avait retrouvée dans la rue. Alors j'ai jeté depuis la fenêtre du quatrième étage où nous vivions l'affreuse bague (un saphir bon marché) offerte par ma belle-mère. Je pris soin de la ranger dans son petit boîtier rouge avant de la lancer dans le vide, espérant qu'ainsi elle serait plus facilement recueillie. J'imaginai la joie d'une passante découvrant dans le caniveau de la rue Riquet un trésor inattendu dans cette zone triste du XIX^e arrondissement. Puis j'oubliai très vite un bijou trop ordinaire pour qu'il remplît sa fonction de *réparation*.

Cinq années plus tard, après que mon cauchemar fut venu me tourmenter régulièrement, je découvris que la petite boîte en émaux, contenant les bijoux légués par mon arrière-grand-mère, manquait. À l'intérieur de ce minuscule écrin dont le couvercle s'ouvrait sur un miroir, un collier, des boucles d'oreille en perle, une bague en saphir et diamants constituaient le seul héritage que j'aurai jamais. Ils étaient demeurés dans le tiroir d'une commode de la chambre que je partageais avec mon mari dans l'appartement de la rue Riquet. Dans l'effolement du déménagement qui suivit de quelques mois notre séparation, je ne remarquai pas leur absence. Ma mère, qui depuis longtemps ne croyait plus aux mensonges extravagants avec lesquels mon mari justifiait ses besoins continuels d'argent, vérifia secrètement que la boîte en émaux chez elle aussi manquait. Elle garda le silence pendant plusieurs années jusqu'au jour où le cauchemar hivernal m'éclaira.

Nous nous trouvons ensemble je ne sais où. Nous sommes debout de part et d'autre d'un petit secrétaire qui nous

sépare. Il a la morgue fuyante du mari de Joan Fontaine dans Soupçons. Je lui propose un marché : Rends-moi les bijoux, et en échange je te donne : TOUT.

Je suis née d'un langage en guerre (toute phrase résonne en moi *violemment*). J'ai vécu de phrases incomplètes, morceaux de sens brisés sans verbe ni pronom. "S'il a fait de l'assiette brisée son matériau de prédilection, c'est qu'il s'y est reconnu", écrit ma mère, dans l'avant-dernière phrase d'un *entretien* qu'elle nomme *article*, presque la seule qui soit achevée, et construite. "Ce qui inspire Raymond Isidore, ce n'est pas l'assiette, c'est son débris."

La guerre se jouait, non entre personnes : *contre des phrases*. (Je l'ai su après.) De mes rares souvenirs d'enfance émerge avec une précision insolite le sentiment de *trêve* éprouvé pendant les dictées : assise au milieu d'autres enfants dont ma mémoire a brouillé les visages, seule à l'écoute d'une voix dont je déjouais tous les pièges, je jonglais avec la grammaire et l'orthographe qui jamais ne me trahiraient. Maître des écarts du langage je me ressentais maître du monde, réduit à l'espace-temps où résonnait cette voix ; détentrice d'un pouvoir magique je parlais non à l'aide des mots, mais directement *avec eux*.

Je joue dans la cour de l'école. (Il doit s'agir de la dernière année de maternelle ou du cours préparatoire.) Soudain je ressens un violent embarras à entendre mes camarades de classe invoquer si *naturellement* dans leurs jeux : "maman".

Des années plus tard je remarque qu'une de mes amies est incapable de retenir le prénom de quelqu'un. Elle s'obstine à rebaptiser *Esther* une personne que dans la conversation je nomme à plusieurs reprises *Estelle*. Sa distraction me plonge dans l'embarras au point que je n'ose la corriger, préférant presque adopter son erreur. *Comment appelles-tu cela, je voudrais bien savoir, sinon une adoption !* La jeune femme oublieuse des prénoms est kleptomane. L'après-midi elle erre dans les grands magasins et les galeries marchandes, dissimulant dans son poing fermé une aiguille qu'elle enfonce sous son ongle et introduit dans l'antivol. Pour dérober un sac ou un vêtement elle se piqua plusieurs fois jusqu'au sang. L'entendant vanter ses exploits je fis toujours le lien entre l'échange des prénoms et le vol.

Elle sortait d'une librairie du boulevard Saint-Michel, son sac rempli des livres qu'elle n'avait pas payés, lorsqu'un antivol encore actif hurla. Le jeune employé chargé d'espionner les clients était plus timide qu'elle. Il la regarda s'éloigner en direction de l'École de Médecine, après qu'elle eut déclaré sans ciller :

– C'est mon pacemaker.

Elle *était prête, oui. Mais je ne l'étais pas. Je le suis maintenant.*

On est au début des années soixante-dix. Sylvette, arrivée à l'âge de douze ans en banlieue parisienne avec ses parents de l'Aveyron, a grandi dans leur hôtel-bar-restaurant de trois étages à Arcueil-Cachan. La ville s'appelle Cachan mais la famille V., imitant les Arméniens très nombreux dans le département, ne l'a jamais nommée autrement que *Arcueilcachan*. Les parents sont durs à la tâche : tous deux originaires du même village en Aveyron (Lacalm, qui se prononce *Lacan*), le père tient les comptes et s'approvisionne tôt aux Halles, tandis que la mère monte et descend les trois étages, fait les chambres, la cuisine, sans aucune aide. Elle pousse le goût du travail bien fait jusqu'à peigner les tapis des chambres afin d'aligner parfaitement tous les poils. L'hôtel-bar-restaurant s'appelle *Le Buron* en souvenir des maisons de bergers recouvertes d'un toit de *lauzes* où se fabrique la tomme en Aveyron. Tous – père, mère, les cinq enfants – sont noirs de cheveux et de peau, les yeux clairs. On croirait une famille du Sud de l'Italie émigrée au Piémont. Une photo, prise un été lors d'un repas communal à Lacalm, témoignera des années plus tard que la petite Sylvette, avant qu'elle ne fasse couper ses longs cheveux pour sa première rentrée au collège d'*Arcueilcachan*, était blonde, bizarrement blonde, presque platine. La photo est restée dans une ancienne boîte à biscuits en fer dans le tiroir d'un buffet encombré de papiers, jusqu'au jour où Anne, la fille de Sylvette, la découvre en 1987 pendant ses vacances d'été dans la maison familiale de Lacalm et s'éprend à jamais du visage de sa mère enfant.

Les trois sœurs V., contraintes par le père à une discipline de fer, ne sortent jamais d'un quadrilatère de rues encadrées par l'hôtel et l'école. Leurs contacts avec les clients de l'hôtel se limitent aux salutations timides qu'elles échangent avec eux dans le hall. Les deux frères aînés travaillent sur les marchés et parcourent la région parisienne en quête d'objets de brocante. Ils ont hérité de la passion de leur mère pour la décoration dont témoigne le soin maniaque avec lequel, dans la salle sans fenêtres réservée aux clients en pension complète ou à l'année, elle dresse les tables. Depuis la perspective des rues ternes et grises, rejoindre Paris semble impossible. Le dimanche, la salle à manger en sous-sol de l'hôtel-bar-restaurant accueille parfois une réunion d'émigrés de l'Aveyron. Ces jours-là Sylvette remplace sa mère derrière le comptoir de l'accueil envahi par les effluves d'aligot et la nausée lui vient tandis qu'elle enregistre sur un grand livre cartonné les clients. Lorsque les exilés de Saint-Sernin-sur-Rance, Saint-Rome-de-Tarn ou Sainte-Affrique s'attardent, Sylvette dissimule un roman de pirates sous son manuel de mathématiques ou de grammaire, de peur que sa mère ne le lui arrache. Elle n'a pas oublié le jour où sa mère la surprit sous l'escalier en train de lire, à la lueur d'une lampe de poche, un exemplaire de *L'Île au trésor* dérobé à la bibliothèque de *Lacalm* et le jeta aussitôt dans la poubelle du restaurant parce que les livres, Sylvette, ne servent à rien.

Chaque jour de la semaine elle rentre du lycée à l'heure de la cantine afin d'aider sa mère au service des demi-pensions. La patronne du Buron est célèbre dans leur quartier d'*Arcueilcachan* pour sa spécialité, La